

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Sommaire

Printemps des Poètes 2021
Le Désir

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Sophie Nauleau
- 08. Poèmes choisis et autres textes
- 10. Portrait : Sarah Moon
- 12. « Le Désir », texte de Gaëlle Obiégly

- 14. Dernières parutions
- 16. Agenda



Printemps
des Poètes

LE DÉSIR
23^e PRINTEMPS DES POÈTES
du 13 au 29 MARS 2021

Soutenu par

GOVERNEMENT
Ministère de la Culture
Ministère de l'Éducation nationale





Édito

Le Printemps des Poètes • 23^e édition

Nathalie Jungerman

Le Désir est l’emblème de cette nouvelle édition du Printemps des Poètes. L’Ardeur, La Beauté et Le Courage ont inspiré la thématique des trois derniers Printemps. Après Ernest Pignon-Ernest, Enki Bilal et Pierre Soulages, c’est à la photographe Sarah Moon que Sophie Nauleau a demandé une œuvre originale pour l’affiche de la manifestation poétique dont elle est la directrice artistique. Sarah Moon a réagi par un tirage intitulé « Le studio aux oiseaux » : des oiseaux en plein vol, un peu flous, d’un noir velouté, se distinguent en ombres chinoises sur la surface d’un mur lumineux, gris chaud et nuancé. Une porte s’ouvre sur un noir rectiligne, aussi profond que mystérieux. « Le regard d’une femme qui s’est choisie un nom lunaire, pour dire l’envol et la lumière à même le noir et blanc », écrit Sophie Nauleau.

Dans le catalogue *Sarah Moon, PasséPrésent* de l’exposition en cours (au Musée d’Art Moderne de Paris, en attente de réouverture), on peut lire, notamment, une « conversation » entre la photographe et la romancière libanaise, Dominique Eddé. À la question : « Si tu avais été un animal, lequel aurais-tu choisi ? » – « Un oiseau. Une hirondelle, ça m’irait. Sauf qu’elle vole bas quand il pleut », répond Sarah Moon.

Cette année, Marina Hands de la Comédie-Française est la marraine du Printemps des Poètes. Dans des courts métrages poétiques (en ligne sur le site du festival) réalisés par Priscilla Telmon et Mathieu Moon Saura, tournés en Avignon au Palais des Papes, l’actrice franco-britannique lit Jean de la Fontaine (film en partenariat avec la Fondation La Poste), Pierre Corneille et Bernard Noël.

Ce numéro, entièrement consacré à la manifestation, contient un entretien avec Sophie Nauleau autour de ce Printemps poétique et du livre qu’elle a publié récemment chez Actes Sud : *Ce qu’il faut de désir*, des extraits parmi lesquels des poèmes de l’Anthologie, *Le Désir en nous comme un défi au monde* (Le Castor Astral, janvier 2021), un portrait de Sarah Moon par Corinne Amar et, pour l’occasion, un texte de Gaëlle Obiéglly sur le Désir.

Comme chaque année, la Fondation La Poste a imprimé des milliers de cartes poèmes pour inviter à l’écriture.

Entretien avec Sophie Nauleau

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

« Après L'Ardeur, La Beauté et Le Courage, voici venu le Printemps du Désir », écrivez-vous dans la présentation de cette manifestation poétique et nationale dont vous êtes la directrice artistique depuis la 20e édition. Qu'est-ce qui inspire ou motive le choix de telle ou telle thématique autre qu'abécédaire ?

Sophie Nauleau L'alphabet n'est qu'un heureux prétexte en effet. J'aime l'idée de cette légère contrainte qui ne permet pas de dégainer un thème au gré des idées ou du vent portant, mais oblige – au sens noble du verbe. Je crois à la force singulière des mots et non à la variété des thématiques ou des modes. Il faut que l'intitulé fasse sens, qu'il soit suffisamment vaste et plus subtil qu'on ne croit. Il y a quelque chose d'un peu musical, comme une partition qui tiendrait compte des forte, contre-points et étonnements. Il faut qu'il soit vif aussi, et suffisamment profond pour durer dans le temps. Qu'il ait du souffle. C'est pourquoi il reste dans ma tête durant des mois, à rivaliser secrètement à deux trois, avant que je ne me décide. Le Désir, je l'avais avant même Le Courage, mais je n'étais pas sûre qu'il tiendrait la corde, avec ce que nous étions en train de vivre...

Et pourquoi, cette année, avoir choisi de placer cette 23e édition sous le signe du Désir ?

S.N. Le signe, oui c'est exactement cela. Car je vois les choses comme une constellation : lorsque une à une les étoiles s'agencent soudain, et que tout finit par concorder et éclairer ou foudroyer nos nuits. L'intitulé d'abord, l'artiste pour l'affiche ensui-

te, le parrain ou la marraine, les poèmes, les poètes, les livres, les lieux, les alliés, tout est question d'aimantation. Après L'Ardeur, La Beauté, Le Courage, je voulais du corps et de la sensualité. Le Désir est si présent dans la poésie de l'Antiquité à nos jours, emblème de la fin'amor... que je voulais remettre un peu la voix des troubadours à l'honneur. Susciter également des questionnements autour de ces deux syllabes qui sont bien plus complexes qu'on ne l'avoue. Et tout du long au cœur de nos vies. Il y avait le souvenir de la sidération aussi, l'écho sexuel et cette phrase de Pascal Quignard dont les livres m'accompagnent – dans *Les désarçonnés* alors qu'il chevauche enfant un muret, sans une virgule : *C'est ainsi que j'avais immobile dans ma vie à cheval sur rien comme il arrive dans le désir.*

Après Ernest Pignon-Ernest, Enki Bilal et Pierre Soulages, vous avez demandé une œuvre, pour l'affiche du Printemps des Poètes, à Sarah Moon dont l'exposition « PasséPrésent » au Musée d'Art Moderne est présentée jusqu'au 2 mai 2021 (dates à confirmer). En quoi cette photographie vous a-t-elle touchée et se concilie-t-elle avec le thème du Désir ?

S.N. Je n'ai pas choisi cette image. J'ai choisi Sarah Moon qui a elle-même choisi l'œuvre qu'elle voulait associer au Printemps des Poètes et au Désir. C'est un grand bonheur qu'un être tel que Sarah Moon dise oui sans hésiter au Printemps des Poètes. Après le fusain d'Ernest Pignon-Ernest, le pastel d'Enki Bilal, l'outrenoir de Pierre Soulages, j'avais très envie d'une photographie mais



Sophie Nauleau
Photo © André Velter

Née en 1977 à Toulouse, **Sophie Nauleau** est écrivain. Docteur en littérature française et diplômée de l'École du Louvre, elle a produit pour France Culture des émissions régulières ainsi que des documentaires de création radiophonique tels que *Escalader la nuit*, *La Boîte aux lettres d'Antonio Machado*, *Le Chêne de Goethe* ou encore *The Night of loveless nights*. Elle est depuis 2017 directrice artistique du Printemps des Poètes. Elle a composé de nombreuses anthologies et notamment publié *La Main d'oublies* (Galilée, 2007), *La Vie cavalière* (Gallimard, 2015), *La Voie de l'écuyer* (Actes Sud, 2008, 2018) *La Poésie à l'épreuve de soi* (Actes Sud, 2018) et *Espère en ton courage* (2020). Mais, plus que tout, ce sont les chevaux qui donnent à sa vie un surcroît d'énergie, de joie, d'élan et d'allure.



Sophie Nauleau
Ce qu'il faut de désir
Éditions Actes Sud, février 2021



je n'imaginai pas forcément un tirage noir et blanc. Sarah a tout de suite décliné mes suggestions liées à ses magnifiques images de femmes, trop liées à la mode à ses yeux. J'avais aussi évoqué son rouge pavois, mais elle m'a très vite proposé ce « Studio aux oiseaux », avec cette porte entrouverte sur l'inconnu. Nous étions juste avant l'été et nous ne pensions pas qu'elle résonnerait si fort aujourd'hui encore. Le hublot m'a rappelé les studios de Radio France où j'ai si souvent tendu le micro aux poètes. Le flou entre l'envol et l'obscur était si troublant. Et surtout j'aimais tant que Sarah Moon y tienne mordicus : c'est tout cela à la fois l'alchimie poétique ! Me rappelle ce merveilleux post-scriptum au bas d'un courriel de Zéno Bianu, découvrant l'affiche à l'automne dernier : *Les oiseaux d'ombre de Sarah Moon ouvrent tout l'espace.*

Le désir est-il volatile ?

S.N. Cela dépend, je me méfie de l'adjectif ! Mais j'aime tout ce qui a des ailes et nous fait lever le front au ciel. Que le désir donne des ailes, les poètes et les chanteurs l'ont dit bien avant moi. Le mot est plus incarné à mon oreille que ce côté versatile, et plus ascendant et sexy que les oiseaux que l'on dit de basse-cour.

Dans votre récit publié chez Actes Sud (février 2021) intitulé *Ce qu'il faut de désir*, vous écrivez page 35 : « Quel instinct silencieux pousse ces oiseaux de mer à partir pour partir en file indienne, sous leur calotte noire, toute affaire cessante ? » Une phrase qui éveille en nous, lecteurs, le désir de regarder à nouveau l'affiche du Printemps des Poètes 2021... Mais dans le cliché de Sarah Moon, « Le studio aux oiseaux », ces oiseaux en ombres chinoises semblent confinés, comme entravés. Pour autant, à la différence de *l'Albatros* de Baudelaire et du *Cygne* mallarméen, ils volent et se dirigent vers une porte

entrouverte...

S.N. J'avais davantage à l'esprit les vols migrateurs des eiders qui ont donné leur nom à la douceur des duvets et des édredons. Les interprétations de cette photographie de Sarah Moon sont très diverses : certains, traumatisés par *Les Oiseaux* d'Hitchcock, ressentent cette oppression que vous évoquez. D'autres voient dans le tremplin du parquet luisant une fabuleuse exhortation à vivre. Ou aspiration. Je crois qu'il y a un véritable effet miroir dans cette image et qu'elle révèle l'état émotionnel de celui qui la regarde. Or en ce moment, notre psyché est pas mal malmenée il est vrai ! En ce sens, c'est très proche de la lecture d'un poème, qui change d'un jour sur l'autre, car nous ne sommes pas les mêmes d'hier à aujourd'hui. Pour ma part, je ne ressens pas du tout d'entrave, et ne cherche pas à expliquer la dualité de ces ombres chinoises projetées, il faut dire que j'ai toujours eu du mal avec l'allégorie de la caverne...

Toujours dans ce livre, vous décrivez la photographie de Robert Doisneau que vous avez choisie pour la couverture : « Du haut de ses six ans, ce petit bonhomme enserme tous les désirs désinhibés du monde » (page 38). Parlez-nous de ce que représente pour vous cette photographie...

S.N. Sans cette fabuleuse image de Robert Doisneau, je ne suis pas sûre que j'aurais réussi à écrire ce livre. J'ai longuement hésité. Autant *L'Ardeur* ou *Le Courage* ne me faisaient pas peur, autant *Le Désir* touche à une part si intime de soi que je n'étais pas certaine de vouloir écrire, n'y même d'y parvenir. Quant à la couverture, j'ai la chance, grâce à Anne-Sylvie Bameule des éditions Actes Sud, de pouvoir la choisir car elle compte tellement dans l'aven-



Sophie Nauleau
Espère en ton courage, février 2020
J'attends un poulain, avril 2019
La poésie à l'épreuve de soi, mars 2018
Éditions Actes Sud





ture d'un livre. Le Désir est un sujet fragile, et risqué. Je ne voulais pas d'une image attendue, ni d'une évocation sexuelle... Je sentais que l'enfance aurait sa part au fil des chapitres, et je ne voulais surtout pas d'une couverture aguicheuse ou mensongère par rapport au contenu du livre. J'ai pensé à Édouard Boubat car j'adorais l'image en couverture de *Donne-moi quelque chose qui ne meure pas*, de Christian Bobin. J'avais acheté il y a quelques années *Les Alpes* de Doisneau, aux éditions Glénat. Et lorsque je suis retombée sur la photo du petit Michel enserrant sa paire de ski contre son cœur dans son sommeil, j'ai su que c'était cette image-là, et aucune autre, que je voulais. Francine Deroudille, l'une des deux filles de Robert Doisneau, a accueilli mon envie avec beaucoup d'amitié et voilà que le livre est là...

Le nom du petit garçon est aussi un élément significatif et surprenant...

S.N. Oui, je crois à ce genre de petits miracles, qui recoupent les constellations et les signes que je m'invente. Et qui me donne l'allant de persévérer et d'y croire. Là encore, c'est Francine Deroudille, à qui je demandais plus d'indications sur cette photographie, qui m'a révélé le nom du petit Michel, qui n'était jamais mentionné dans les copyrights. Il est mort vieux monsieur, il n'y a pas si longtemps, et s'appelait Soulages. Mais il faut lire le livre pour découvrir que par-delà le patronyme de l'artiste du Siècle, galope le fantôme d'un grand cheval noir.

Vous instillez dans votre récit, qui explore la relation de désir que la poésie et la vie entretiennent, des éléments autobiographiques... Envisagez-vous l'écriture ainsi : mêler au sujet, aux citations poétiques, votre propre expérience ?

S.N. Non, je ne cherche pas à mêler quoi que ce soit. J'écris ce que je suis, faite de poèmes, de sensations, de chagrins, d'amours... Chaque chose résonne pour moi. Les mots des poètes cheminent sans cesse dans ma mémoire, et tout événement de vie, aussi fragile et banal ou étonnant soit-il s'arrime à une cadence, un souffle, une chanson, un secret, une voix. Je n'aime que la poésie vécue et n'ai d'expérience qu'accordée aux swings des mots. Surtout lorsqu'il s'agit du désir, il m'importait de laisser parler ce qu'il y a de plus vrai en moi, et non d'épingler une suite de citations somptueuses. Mais vous avez raison c'est vrai que d'un livre à l'autre, je m'autorise de plus en plus de naturel, et de vie, dans l'écriture.

Parlons de la comédienne Marina Hands, marraine du Printemps des Poètes de cette année... Elle a fait partie, notamment, du magnifique spectacle « Mon royaume pour un cheval » qui a eu lieu au Centre Zingaro. Une lecture équestre sur des poèmes d'António Ramos, mise en espace par Bartabas, pour l'édition 2019...

S.N. Oui Marina Hands est une alliée du Printemps des Poètes. Au Théâtre équestre Zingaro de Bartabas, elle était aux côtés de Rachida Brakni, Clément Hervieu-Léger, Tchéky Karyo et tout le troupeau des chevaux argentins. L'an dernier, elle disait avec Guillaume Gallienne, quelques poèmes d'Alicia Gallienne, sur la scène de l'Athénée-Louis Juvet en compagnie de Renaud Capuçon et Guillaume Bellom. Cette année, elle incarne seule *Le Désir* avec tout l'éclat, la singularité et la profondeur de qui elle est. À mon oreille, Sarah Moon et Marina Hands sonnaient à la perfection, et je suis heureuse d'avoir pu offrir à Marina tout le Palais des Papes d'Avignon, et cette cour d'honneur dénudée des gradins du festival, en cette fin d'hiver, devant la caméra de Mathieu Moon Saura et Priscilla Telmon, le temps de trois courts-métrages magnifiques...

Pour finir, que dire de ce nouveau Printemps des Poètes dans le contexte actuel, un an exactement après l'interruption des événements de la précédente édition suite au premier confinement ?

S.N. Que c'est très certainement l'édition qui aura eu le plus d'écho et de panache. Qu'il est réconfortant que ce succès arrive après des mois à tout réinventer, afin de ne pas se retrouver contraints par quoi que ce soit, même le plus imprévisible et mortel des virus planétaires. Que ce besoin de poésie n'est pas un leurre, et que nous avons suffisamment anticipé pour que la parole des poètes transcende tous les couvre-feux ou reconfinements. C'est une chance d'avoir pu inverser la tendance, et de faire du manque ou de l'interdit un tremplin vers une diffusion plus vaste et haut les cœurs : pouvoir entendre Marina Hands dire *La Langue d'Anna* de Bernard Noël dans un film qui n'est pas une simple captation, mais une œuvre de création poétique, pouvoir célébrer les mots du XII^e siècle de Marie de France avec des dizaines de milliers d'enfants via l'internet ou encore voir les oiseaux de Sarah Moon partout placardés en signe de ralliement... Comme disait Hölderlin, il n'en fallait pas davantage !

23^e Printemps des Poètes Du 13 au 29 mars 2021

La Marraïne : MARINA HANDS

Après JEAN-MARC BARR, RACHIDA BRAKNI et SANDRINE BONNAIRE, il importe que la lettre D du mot DÉSIR revienne à MARINA HANDS.

Parce qu'il est rare qu'une actrice mène son destin de comédienne avec autant d'échappées, d'amplitude et de liberté. Surprenant sans cesse, conjuguant la scène, le cinéma, la vie et la télévision avec justesse, naturel et succès.

De *La Fidélité* d'Andrzej Zulawski jusqu'à Guy d'Alex Lutz. Des *Invasions barbares* de Denys Arcand à *Lady Chatterley*, qui lui valut un César. Des *Âmes grises* d'Yves Angelo jusqu'à *Ensemble, nous allons vivre une très, très grande histoire d'amour...* avec Julien Doré. De *Mademoiselle Else* à *Mytho*. D'Ysé, dans le *Partage de midi* de Claudel, à *Sport de filles* ou *Chic !* De *Jappeloup* de Guillaume Canet jusqu'au répertoire de la Comédie-Française. Toujours une même énergie, une même sincérité, comme s'il n'était question que d'accorder ses pas au rythme de son cœur. Marina Hands était de l'aventure du Printemps des Poètes en 2019 au Théâtre équestre Zingaro de Bartabas, pour dire Le cycle du cheval d'António Ramos Rosa. Elle était l'an dernier au Théâtre de l'Athénée, pour dire au côté de Guillaume Gallienne, et Renaud Capuçon, les poèmes de *L'autre moitié du songe m'appartient*.

Elle sera cette année seule avec le mistral, et les merveilleux fantômes de la Cour d'honneur du Palais des Papes, pour dire l'impatience et la vitalité du souffle poétique.

Marina Hands dira *La Langue d'Anna*, le magnifique monologue de Bernard Noël, publié aux éditions P.O.L, dans la cour d'honneur dénudée, sans les gradins du festival. Mais aussi *Le Cid* de Corneille, pour quelques répliques cultes, par delà l'espace et le temps avec Gérard Philipe, sous les voûtes de la Grande Audience désertée. Tout cela pour se convaincre qu'il faut avoir du cœur et célébrer dignement la Saint Rodrigue, date d'ouverture de cette édition ayant Le Désir pour sésame.

Sophie Nauleau



Marina Hands
© Julien Mignot



Marina Hands de la Comédie-Française
Palais des Papes
© Priscilla Telmon - Petites Planètes

Sites Internet

Le Printemps des Poètes

<https://www.printempsdespoetes.com/>

Comédie-Française

<https://www.comedie-francaise.fr/fr/artiste/marina-hands#>



Une fable de Jean de la Fontaine lue par Marina Hands de la Comédie-Française dans le cloître Benoît XII du Palais des Papes. Avignon. Court métrage poétique

« Les Animaux malades de la peste », Fable n° 1, Livre VII.



<https://www.fondationlaposte.org/projet/marina-hands-lit-une-fable-de-jean-de-la-fontaine-printemps-des-poetes-mars-2021>

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition-2021>

Avec la participation amicale de Miki

Un court métrage de Priscilla Telmon et Mathieu Moon Saura
Sur une idée de Sophie Nauleau
Réalisé en partenariat avec la Fondation La Poste.



Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation La Poste imprime 60 000 cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique, et inviter à l'écriture.

Poèmes choisis et autres textes

Extraits choisis



*Le désir en nous comme
un défi au monde*
94 poètes d'aujourd'hui
Anthologie.
Éditions Le Castor Astral,
20 janvier 2021

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

Le Printemps des Poètes 2020 portait Le Courage en étendard. Nous étions alors loin d'imaginer à quel point l'année nous en demanderait, du courage. Un courage planétaire et transgénérationnel face à cette pandémie de covid-19 et à l'amplification des catastrophes climatiques, politiques, économiques. Du courage face à la persévérance des extrémismes, quels qu'ils soient, aux quatre coins du globe. Du courage pour l'industrie culturelle mise à mal et ses trop nombreux acteurs en péril économique. Tout comme la musique, le cinéma, le théâtre, la danse, la poésie a souffert de la fermeture des librairies, de l'annulation de festivals et du Marché de la Poésie, trois piliers de sa bonne santé. Mais la poésie n'est pas de celles que l'on musèle si facilement, et lors de ce confinement de printemps, nous pouvions constater qu'elle était présente partout et nécessaire à toutes et à tous. Récitée à la télévision tous les jours, en direct sur les réseaux sociaux, au bout du fil par les comédiens et comédiennes du Théâtre de la Colline, en podcast... La poésie comme « remède à la mélancolie » et comme arme de compréhension massive. Comment, aujourd'hui, le cœur lourd, nous aventurer sur le terrain du « Désir » ? Comment même, pour reprendre les mots de Laurence Vielle, « désirer le désir » ? Un désir entravé par la sinistrose, par la « distanciation » qu'on nous impose, par l'angoisse du lendemain. Ce désir qui tutoie le futur, immédiat ou plus lointain, il nous faut le chercher en nous, se l'intuber comme l'oxygène qui nous manque, pour combattre l'anxiogène. Comme Mathias Malzieu, cherchons « un rêve de qualité supérieure à cette réalité ». Certains poètes de cette anthologie prennent le pouls de cette distorsion de temps et de vie.

[...]
Alexandre Bord

LAETITIA CUVELIER
Brouillard

Le silence de la maison
dort encore
le ciel n'existe plus
il est dans les brins
d'herbe, les feuillages
et sous les toits
Le brouillard
mord nos corps
nos âmes nos cœurs
Le visible et l'invisible
les désirs et l'impuissance
l'avant l'après

le maintenant
se confondent...
C'est un jour
au milieu de nulle part
Songe à la douceur
de l'habiter
pour quelques heures
en ta compagnie

HERVÉ LE TELLIER
Ma petite fabrique (en 32 lignes)

Je commence souvent par un alexandrin.
Allez savoir pourquoi. Peut-être, ça m'apaise.
Une étrange façon d'installer du silence.
Je ne sais pas.
De temps en temps, je brise le rythme.
Ça rime, ça ne rime pas. Ça m'est un peu égal.
Sa musique est parfois trop monotone,
(d'ailleurs je fais beaucoup dans l'approximation).
Il y a le jeu des blancs
Et des alinéas
Le jeu de l'ortographe et de l'homme au faux nid
Tout cela pour les yeux de celui qui le voit
Très inutile quand je lis à haute voix.
Tant pis.
Je m'impose souvent des formes régulières.
Sonnet, double quatrain, morale élémentaire,
Haïku, limerick, tanka, abécédaire,
Sans oublier bien sûr les règles oulipiennes,
Beaux présents, lipogrammes, ou bien substitutions,
Je transgresse, je triche, j'use du clinamen,
je m'autorise à les briser.
Je sais dès le départ de quoi je veux parler.
De la lumière du jour, des ombres de la nuit,
du regard de mon fils, des camions de pompiers,
Des voitures croisées sur le périphérique,
D'une ville étrangère, d'un vieux sac en plastique,
de la peur de vieillir,
de la peur de mourir,
Je relis, je reprends, je coupe, je supprime,
Ça n'en finit jamais, c'est pourquoi j'abandonne,
Et prends congé de moi sur trois alexandrins.

JOSEPH PONTIUS (4 septembre 1978 - 24 février 2021)
Le Spinoza de la rue du désir

Tout tourbillonne dans Varsovie de 1914 : la mobilisation pour la guerre vient d'être déclarée, des gamins vendent des têtes de poisson dans la rue, les bruits de la pénombre éclatent dans la nuit, des prostituées s'en prennent aux soldats ivres et les agrippent, des étoiles brillent au ciel de cette nuit.
Tout tourbillonne sauf un vieux rabbin qui lit et étudie et relit encore et encore et annote *L'Éthique* de Spinoza.
Varsovie s'agite, le vieux rabbin ne comprend pas trop ce monde qui change, qui va trop vite, qui l'ignore presque désormais alors que professeurs et savants naguère lui prédisaient grand avenir, poste à l'université et fortes rentes à enseigner Spinoza.
Quand commence notre histoire, le vieux rabbin lit et relit encore Spinoza, l'annote encore, le déconstruit autant qu'il le comprend et n'y comprend plus rien ; la vieillesse sans doute. On ne sait pas son âge mais on l'imagine bien vieux. Il ne désire plus rien – n'a plus aucune rente et n'a jamais eu de poste à l'université ; sinon comprendre Spinoza et presque maudire le monde tel qu'il va, même si, selon les préceptes de son bon vieil aîné : « la haine n'est jamais bonne ».
La question du désir est d'abord celle de l'obscurité, puis de la révélation.
[...]
Le vieux rabbin, le Spinoza de la rue du marché ainsi que Varsovie le surnomme et qui donne son titre à cette nouvelle d'Isaac Bashevis Singer, tombe dans la maladie et rencontre Dobbe la Noire : la noirceur, la lumière, le désir et la révélation. [...]

Le désir et les étoiles brillent au-dessus du ciel de Varsovie en 1914 ou de Bretagne en 2020, les mots de Spinoza, comme au plus beau poème que le vieux rabbin, Dobbe la Noire et moi essayons encore de déchiffrer et sur lesquels nous rêvons :
« *Cupiditas est ipsa hominis essentia, quatenus ex data quacunq[ue] ejus affectione determinata concipitur ad aliquid agendum.* »

« Le Désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'on la conçoit comme déterminée, par suite d'une quelconque affection d'elle-même, à faire quelque chose. » Spinoza, *Éthique, Définition des affects*, traduit par Bernard Pautrat, Seuil, 1999.



Sarah Moon
PasséPrésent
Catalogue de
l'exposition
Musée d'art
moderne de Paris,
Paris Musées, sept. 2020

Lettre de Duane Michals à Sarah Moon

Mercredi 22 avril 2015

Chère Sarah,
Le vent est toujours perdu, toujours en train de souffler et de chercher sa destination. Il finit par mourir. Si nous pouvions voir le vent, une brise tiède serait orange, la bise serait bleue et ses pleurs seraient des larmes de pluie. Le vent se souvient-il ?
Dr. Duanus

Lettre de Sarah Moon à Duane Michals

Jeudi 23 avril 2015

Non, le vent à force de souffler efface tout, et blanchit tout comme la destinée.
La brise est différente, orange si tu veux et, oui, il a de vagues souvenirs qui passent avant que tu puisses les saisir... comme une poussière d'étoiles...
Avec le vent qui pleure, c'est une autre histoire, c'est un souvenir au présent, il verse en effet des larmes de pluie et tu te retrouves trempé de la tête aux pieds.
C'est délicieux de te lire si tôt, avant le début de ce jour, celui de mon vernissage à la galerie d'Akio Nagasawa. Je me demande comment le vent soufflera...
Je continuerai ce soir, les réponses seront peut-être différentes. Il est tard maintenant, je n'ai pas pu saisir de quel vent il s'agissait : j'ai dû faire acte de représentation, avec un sourire de plus en plus forcé au fur et à mesure des photos qu'ils font ici en vous demandant gentiment de poser avec l'un ou l'autre pour leur iPhone, et j'ai disparu dans le virtuel, tout comme dans la vidéo (en pièce jointe) que j'ai faite de moi-même ce matin à l'exposition sur la Mesure d'Issey Miyake.
À demain peut-être... cher Duane.
Je suis trop fatiguée pour une question, mais si tu en as une, envoie-la.
Sarah



Sophie Nauleau
Ce qu'il faut de désir
Actes Sud, février 2021

L'au-delà du désir

À quel âge nous met-on le désir en tête ?
Si j'ai tout oublié, ou presque, de mes jeunes années, je garde trace d'un désir ancestral. D'un désir à revers, qui ne s'enracine guère au pied de l'arbre généalogique, mais d'instinct se nourrit d'absences, comme on prend le soleil au travers d'une trouée de branchages. La lumière ne dépend pas de soi, mais vient vous caresser ou vous abandonner

au gré des heures et du vent. La volonté, bonne ou mauvaise, n'est plus d'aucun secours. La percée est ailleurs. Inatteignable. Dans ce vieux et robuste feuillage qui suit la course des saisons. Les coupes claires de l'hiver sont un rappel à l'ordre, intimant de nous hâter de vivre. Les exploits réitérés du printemps une fabuleuse exhortation, berçant nos doutes, trous noirs et autres voluptés de l'existence.

J'ai grandi par mégarde, à l'ombre d'un secret qui devait ne pas dire que l'on pouvait tout quitter par désir d'un autre homme. Ainsi de mes trois grands-mères, la seule qui aujourd'hui me reste, toujours vive et que je ne connais pas, a suivi mot pour mot la *feuille de route* tracée par Blaise Cendrars en 1924, et abandonné mari et enfants pour ne plus revenir.

Que disait déjà le poète qui avait perdu sa main droite durant la Grande Guerre ? Que lorsqu'on se prend à aimer, il faut partir ! Quitter sa femme, son fils, sa fille, quitter sa maîtresse, sa compagne, son amant, quitter son ami : tout quitter sans ciller.

Était-ce vraiment par amour ?

J'aimerais m'en convaincre, ne serait-ce que pour contrebalancer ce très ancien chagrin de petite fille qui ne m'appartient pas mais que j'ai longtemps porté, dans l'inconscience et la persévérance familiales, pour tenter de soulager un peu ma mère de ce qu'elle préférait taire.

J'en ai voulu à Blaise de la légèreté de son poème, titré fort lyriquement « Tu es plus belle que le ciel et la mer », même si la chute et ses 80 kilos d'amour homologués sur la balance des années folles, au sortir de la pharmacie, m'ont toujours enchantée...

Sarah Moon

Portrait

Par Corinne Amar

Portrait - Sarah Moon



« C'est un vrai cadeau quand c'est l'image qui devance, qui même exclut la mise en scène, l'image qui s'impose. Ces moments-là sont rares. Ils arrivent sans qu'on les attende, souvent dans les temps morts, quand ça n'a pas d'importance et que soudain quelque chose me fait cligner de l'œil, comme ça en passant et alors, j'appuie pour voir (...). » *

Le Musée d'Art Moderne de Paris présente – jusqu'en mai 2021 et toujours en attente de sa réouverture – l'exposition « PasséPrésent » autour de l'œuvre de Sarah Moon. Photographe de mode depuis la fin des années soixante, notamment pour la marque Cacharel où elle créa l'image d'une jeune fille romantique au milieu des fleurs, elle imposa naturellement son style et sa poésie, au-delà de la mode et au niveau international. On la reconnaît à ses paysages de prédilection, animaux, enfants, visages de femmes, modèles perdus dans leurs pensées, fêtes foraines ou natures mortes ; des images flottantes dans la gravité silencieuse d'un monde en noir et blanc, à peine parfois, une touche de couleur. Sarah Moon aime la nuit, comme un monde ancien où affleuraient la disparition, la menace, le sentiment de perte et la mort, mais aussi la beauté, l'enfance – et la matière de la photographie animée, vivante, qu'elle apprit en autodidacte.

Dans un entretien pour *Le Monde* publié par Valentin Perez en septembre 2020, où elle définissait la photographie comme une chasse au

trésor, Sarah Moon expliquait son nouveau rapport au temps et à la patience, prenant son matériel pour sortir dans les rues désertées de Paris au printemps dernier : « Avec le temps ralenti par le confinement, j'ai vu ce que je n'avais jamais remarqué et qui était pourtant devant mes yeux. »

Née en 1941, à Vernon, dans l'Eure, dans une famille juive française contrainte de fuir en Angleterre, Marielle Sarah Warin – avant de s'appeler Sarah Moon – gagne d'abord sa vie en tant que mannequin dans les années 1960, puis se tourne vers la photographie. Elle publie ses premiers travaux en 1967 pour le journal *L'Express*, mais se consacre véritablement à la photographie à partir de 1970, et travaille rapidement avec des marques reconnues. Au milieu des années 1980, elle approfondit son travail, initiant une pratique plus personnelle, plus introspective, purement artistique, créant aussi des films. « Toute ma vie, j'ai aimé raconter des histoires, j'ai eu la chance de pouvoir en réaliser », dit-elle de ses films que montre l'exposition, que décrit le catalogue ; *Circuss* (2003), *L'Effraie* (2004), *Le Fil rouge* (2005), *Le Chaperon noir* (2010), *Où va le blanc ?* (2013) – autant de courts métrages de fiction qui forment des îlots reliés les uns aux autres par un assemblage de photos où se mêlent la mode, les paysages, les animaux, l'animé, l'inanimé, sans chronologie particulière, mais avec une mise en scène volontaire : un scénario avec une dramatisation, une action, un ou plusieurs personnages, et des acteurs pour les incarner. Elle va puiser dans le cinéma des années 1930, source majeure d'inspiration que l'on reconnaît, mais on peut retrouver aussi l'empreinte d'un cinéma expressionniste allemand.

De la photographie de mode, elle dira plus volontiers que la direction est improvisée, que c'est une avancée sans script, qu'il s'agit d'éviter la pose, de rechercher la présence à l'intérieur de codes. Pour Sarah Moon, l'image doit évoquer un instant, un vingt-cinquième de seconde d'un film sans début ni fin qui ne sera jamais tourné.

Plus loin, elle expliquera comment elle dut s'approprier de nouveaux outils comme la vidéo ou le numérique, qu'elle n'aimait pas, pour trouver de nouvelles directions, ne pas répéter indifféremment la même forme, affectionnant particulièrement le format du Polaroid et l'échelle infinie de ses gris, son bord *un peu destroy*. « Quoi que je photographie, ce qui m'anime est la quête de ce moment ténu qui fait que l'image a un écho et qu'advient une résonance entre le monde et soi. C'est une rencontre. »

Si l'on va chercher dans les anciennes collections, dans les albums photos de Sarah Moon, il arrive qu'on tombe sur de délicats livres d'art devant lesquels on reste en contemplation, page après page, longtemps.

Ce sont cinq grands cahiers carrés, à la couverture gris acier pour les quatre premiers, rouge vif pour le dernier, numérotés simplement de 1 à 5, intitulés *Sarah Moon* et publiés aux éditions Robert Delpire ** – le compagnon de toujours. D'emblée, tel un Journal, elle en explique la démarche. « Voilà, j'ai un nouveau projet, un projet à reculons pour le futur, ce sera un livre que je voudrais comme un film avec un début et une fin. Je voudrais mettre à jour le temps passé, anticiper l'échéance, repousser la limite, je voudrais ouvrir l'œil gauche sur l'œil droit aux trois quarts fermé à force de cligner, ou plus exactement, avoir les yeux en face des trous comme on dit. J'ouvre les tiroirs fermés, je retrouve des photos de longue date, je m'y reconnais à peine, je trie, je jette, je classe, je scanne, j'enregistre, pomme S, pomme V, pomme U (...), alors je me souviens, par bribes et en vrac, de ce qui ne s'est pas encore effacé. Déjà un titre s'impose : « Que reste-t-il ? » Déjà, il me pèse. Puisqu'il y aura cinq cahiers, ce sera 1, 2, 3, 4, 5. » Ainsi, elle égrène les souvenirs des débuts lorsqu'elle était mannequin, les amies, les autres modèles qu'elle photographiait pour s'amuser ou parce qu'elles le lui demandaient, dans les studios, tandis qu'elles attendaient longtemps pendant les collections. Ce qui advient à ce moment-là, c'est la spontanéité, l'expression de celle qui photographie alors sous un angle jusqu'ici inconnu : ses photographies de mode expriment une complicité qui les différencie du travail des hommes photographes. Cahier après cahier, il y a les photographies qu'elle retrouve, qu'elle décrit, *les années hippies qui [nous] venaient d'Amérique, ce passé plein d'images et sans photo* – un passé qu'elle ne veut pas oublier, et pourtant, qu'elle ne parvient à raconter que par bribes. Elle prend en photo celles qui le lui demandent

pour le plaisir de les transformer, les sortir du cadre de la mode ou de la publicité, mais ce n'est pas encore son métier, elle en explore tout juste les rudiments. Et puis, tout va très vite, le journal *L'Express* lui fait signer une première commande, premier voyage à Londres, rencontres essentielles, dont celle avec celui qui sera son assistant pendant quinze ans, son coéquipier, son ami, Mike Yavel – celui qui lui apprendra tout ce qu'elle ne sait pas –, puis celui avec qui elle partagera sa vie et son œuvre jusqu'à ce qu'il meure, l'artiste, éditeur, galeriste et directeur du Centre national de la photographie, Robert Delpire (1926-2017).

Dans le Cahier 3, en réponse à une interview avec la journaliste Magali Jauffret sur ce qui l'intéresse le plus dans la photographie, elle revient sur l'allusion constante à la perte, à la mémoire, à la mort, mais aussi à l'illusion comme un éblouissement dans une fraction de seconde, avec ce que cela implique d'incertitude et de questionnement : est-ce vrai ? est-ce faux ? (...) « cette étrange alchimie entre le désir et le hasard. » De ce dernier regard au moment précis de la prise de la photographie, elle dira qu'il est aussi fragile que l'inspiration, qu'elle ne saurait le théoriser, que « c'est toujours accidentel ».

* Catalogue, Sarah Moon, *PasséPrésent*, éditions Musée d'art Moderne de Paris, 2021, *Quand ce qui est vu ne peut pas être vu*, p. 13

** Sarah Moon, *Cahiers 1, 2, 3, 4, 5*, éditions Robert Delpire, juillet 2008.

Gaëlle Obiégly

Le Désir

Texte inédit pour *FloriLettres* (mars 2021)



Gaëlle Obiégly
© Photo Francesca Mantovani / Gallimard

Désir fait partie d'une liste de mots que j'emploie avec timidité. Ce n'est aucunement par pudibonderie. Mon embarras tient plutôt à mon ignorance. Je n'ai jamais trop compris ce que c'est, le désir. Du moins, sa signification ne me dit pas grand-chose. Tandis que ses manifestations et ce que le désir fait de nous : ça, oui, je le vois. Et ce que nous faisons de notre désir, comme c'est passionnant. N'est-ce pas le fluide même de la littérature, du cinéma, de la vie ? La vie, d'une façon ou d'une autre, est reversée à tout ce que l'on crée.

C'est un mot que j'emploie peu, disais-je. Parce que je ne le comprends que vaguement. Mais l'ai-je sondé ?

Vu de l'extérieur, il ressemble à « désert ». Pour les non francophones la confusion doit être fréquente. On les entend parfois arpenter le désir, s'y perdre. On les voit aussi s'avancer dans le désir. De même que je confonds en italien omoplate et boîte, quand on débute en français on dit souvent désir au lieu de désert. Et vice versa.

S'avancer à la fois dans le désir et dans le désert, c'est ce que fait Marlene Dietrich dans le film *Morocco*, un éblouissant film de Sternberg. Elle s'appelle Amy Jolly, elle est chanteuse polyglotte dans les bars. Prostituée, sans argent, audacieuse, libre. Elle tombe amoureuse de Gary Cooper. Il s'appelle Tom Brown dans le film. Il est légionnaire. Il y a du badinage et, à la fin du film, un engagement absolu. Amy Jolly mue par son

désir pour Tom Brown pénètre le désert où, lui et son régiment partent au combat. Ils sont équipés pour cette traversée. Elle y va pieds nus, galvanisée par son désir. Elle aurait pu faire un beau mariage. Un riche Français l'aime ; au point de l'accompagner dans son amour pour l'autre. Il y a une scène où en plein dîner mondain, alors qu'elle se hisse au sommet de l'échelle sociale, elle a un sursaut en entendant la compagnie des légionnaires au dehors. Elle fantasme Tom. Et c'est moins l'amour que le désir qui se manifeste alors. Marlene Dietrich ouvre grand les yeux, tend son cou, et ses narines palpitent. Elle se lève de table. Elle bondit de sa chaise ; avec un tel empressement que se rompt le luxueux collier de perles qui vient de lui être offert par son fiancé. Il réussit toutefois à la remettre dans la cage dorée convoitée par tant d'autres. Mais, de nouveau, quelques séquences plus tard, Amy Jolly redevient animale. Visage inquiet, gestes nerveux, elle incarne l'intranquillité du désir. Marlene Dietrich a donné une interprétation juste du désir. Rien de lascif, au contraire. Rien de sensuel, pas d'abandon, mais une force motrice. En effet, le désir vous donne une telle puissance d'être qu'il peut vous faire choisir le désert, la pauvreté, la souffrance, la mort plutôt que le confort, la position sociale. Elle ôte ses chaussures, s'avance dans le désert, rejoint les femmes des soldats qui les suivent. Elles portent chacune un baluchon. Elles tiennent un animal par la corde. Des chèvres, des ânes. De toutes ces femmes, Amy Jolly est la plus démunie mais elle marche fermement, sans aucune protection contre la tempête de sable ni contre le soleil. Elle saisit la longe d'une chèvre et la tire. Et l'on voit la bête réticente se mettre à marcher avec élan, à la cadence d'Amy Jolly qui n'est plus personne. Et qui est, justement, par son acte fou, devenue une héroïne. Pour la jouer, Marlene Dietrich a probablement observé des chats. Car il y a une similitude entre ses bonds, son visage sans expression, ses épaules nerveuses et les postures du chat qui guette une proie qu'il désire déchiqueter.

Mais peut-on parler de désir pour un chat ? Le chat entend l'oiseau sous la fenêtre. Il ne l'écoute pas, contrairement à moi qui prête l'oreille de manière désintéressée. Le chat détecte la présence d'un oiseau dont il veut s'emparer. L'oiseau est pour le chat une proie potentielle. Mais comme le chat est enfermé, certes dans une cage dorée, cette proie potentielle est surtout un fantasme. Car il ne pourra pas posséder cet oiseau qu'il veut pourtant très fort. Il ne s'agit au départ non pas d'un désir mais d'un besoin, c'est-à-dire d'une nécessité de se procurer quelque chose d'essentiel à sa vie. Mais

le chat est nourri avec des croquettes et il est enfermé dans un appartement. Il y est à l'aise. On le considère. On est plein d'attentions pour lui. Il n'a plus besoin de chasser les oiseaux pour s'en nourrir. Cependant cet instinct de prédation demeure. Seulement ce n'est plus le besoin qui détermine le chat mais le désir. Le désir anime le chat. Son joli corps est tendu au-dessus du vide. Il ne peut pas sauter car des filets le retiennent. Ils ont été posés pour sa sécurité. Son bien-être a-t-il transformé les besoins de l'animal en désirs ? Je ne sais pas si l'on peut dire que l'animal a des désirs, ce serait l'humaniser tout à fait. Mais il y a chez lui un substitut du besoin qui ressemble fort au désir tel que le joue Marlene Dietrich. Le désir donne de la vitalité, au chat et à Dietrich. Il et elle font des bonds ; respirent fort ; courent. Je vois le chat qui tout à coup ignore sa gamelle, son jouet à plumes et les caresses. Il est mu par le désir, c'est-à-dire par l'envie de quelque chose qui n'est pas essentiel. Qui n'est plus essentiel, vu qu'il est nourri. Ce à quoi il aspire n'est pas essentiel à sa survie. Et l'envie de cette chose qui n'est pas essentielle, c'est précisément ce qui le rend si vivant. Si tu satisfais les besoins du chat, tu transformes sa vie. Il est humanisé. Il a une super vie. Tous ses besoins sont comblés par quelqu'un qui travaille pour lui. Le chat s'adonne à la chasse s'il lui est possible de sortir et d'arpenter les environs ; mais sans nécessité aucune. Il n'a pas à se nourrir. Il chasse par vice. Tous les mouvements du chat perdent leur finalité. Il se meut gratuitement. On contemple sa chorégraphie, ses déplacements inessentiels, on contemple les effets du désir.

Le désir chez nous autres, c'est l'appétit pour ce qui n'est pas essentiel à la survie. Est-ce que, pourtant, nous ne devons pas notre vitalité à ça, au désir ? Dans *Les Récits de Sébastopol*, qui est une sorte de reportage que Tolstoï a écrit sur la guerre de Crimée à laquelle il a pris part comme soldat en 1855, il y a un chapitre consacré à un homme victime de son désir. C'est une toute petite histoire où l'on fait connaissance avec un officier pantouflard. Il avait une très belle position. Il allait faire un beau mariage. Il avait acquis une magnifique maison qu'il avait mis huit ans à meubler avec le bon goût de l'époque. Il gagnait pas mal d'argent. Et tout irait de mieux en mieux. Mais tout à coup il a été pris d'un désir de gloire. Il s'est produit en lui une sorte de révolution. Cet

homme menait une existence tranquille dans une ville de province où il y avait une école militaire. Il lisait des reportages dans les journaux et des lettres, des récits sur les exploits des héros de Sébastopol parmi lesquels se trouvaient d'anciens camarades. Il veut tout à coup lui aussi des lauriers immortels. Il se sent soudain enflammé d'un désir de gloire. Le voilà qui fait une demande pour aller au champ de bataille. Il veut se rendre à Sébastopol, là où ça pète le plus. Mais son affectation tarde et dans l'attente son désir s'éteint. Sa fièvre a totalement passé quand il est enfin envoyé au champ de bataille. Son désir a fait place à la peur. Son désir s'est éteint peu à peu à mesure qu'il s'approchait de Sébastopol où il lui faudrait affronter la mort violemment. Il s'est même mis à ralentir sa progression vers le champ de bataille, à chercher des moyens de ne pas y parvenir. Le désir de gloire l'a mis en chemin puis la poltronnerie lui fait trouver mille ruses pour ne pas aller à la mort. Est-ce que Tolstoï veut dire que la gloire est conditionnée par la mort ? Pour obtenir la gloire tu dois renoncer à quelque chose ? Pour être une héroïne, Amy Jolly doit renoncer au confort. Est-ce conciliable avec l'hédonisme de notre époque – où, selon les publicités qui l'illustrent, le désir est synonyme de plaisir ?

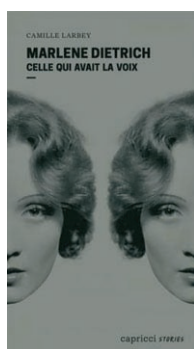
Gaëlle Obiégly • Livres

- *Petite figurine en biscuit qui tourne sur elle-même dans sa boîte à musique*, Gallimard-L'Arpenteur. 2000.
- *Le Vingt et un août*, Gallimard-L'Arpenteur. 2002.
- *Gens de Beauce*, Gallimard-L'Arpenteur. 2003.
- *Faune*, Gallimard-L'Arpenteur. 2005.
- *La Nature*, Gallimard-L'Arpenteur. 2007.
- *Petit éloge de la jalousie*, Folio, 2008.
- *Le Musée des valeurs sentimentales*, Verticales, 2011.
- *Mon prochain*, Verticales, 2013.
- *N'être personne*, Verticales, 2017.
- *Une Chose sérieuse*, Verticales, 2019.

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Biographies



Camille Larbey, Marlene Dietrich, Celle qui avait la voix. Marlene Dietrich a très tôt mesuré l'immense pouvoir de séduction de sa voix rauque et cajoleuse. Elle a ainsi toujours affirmé avoir entamé sa carrière d'actrice en 1930 avec *L'Ange bleu*, reléguant aux oubliettes la quinzaine de films muets où elle était apparue auparavant. « S'il n'y avait rien d'autre que sa voix, elle pourrait s'en servir pour briser votre cœur », a écrit son ami Ernest Hemingway dans *Life* en 1952. Le journaliste Camille Larbey retrace la trajectoire de la star à l'aune de cette voix inimitable. Issue d'une famille bourgeoise, la jeune aspirante comédienne veut se faire un nom dans le Berlin du début des années 1920,

marqué par l'inflation. Elle commence à chanter dans les cabarets et court les auditions. On la trouve séduisante mais dénuée de talent. En 1929, le réalisateur austro-américain Josef von Sternberg de la Paramount, débarque à Berlin dans les studios de la UFA pour diriger *L'Ange bleu*, le premier film sonore allemand. Il tombe sous le charme de cette jeune actrice qu'il impose dans le rôle de Lola-Lola. La Paramount, qui voit en elle une personnalité de taille à concurrencer « la Divine » Greta Garbo de la MGM, lui offre un contrat. Avec son nouveau look aux joues creuses, aux sourcils redessinés et aux cheveux blond platine, elle explose dans les films de Josef von Sternberg, *Morocco* (1930) et *Agent X 27* (1931). « Le Mythe » Dietrich est né. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle part en tournée en Europe et chante pour distraire les GI's, apprenant au passage quelques recettes infailissables pour conquérir un public auprès de Dany Thomas, un artiste de music-hall de Chicago. On a prêté à Marlene Dietrich un grand nombre d'aventures sentimentales. Elle a entretenu avec son mari Rudolf Sieber, le père de sa fille Maria, une vie de couple très libre et n'a jamais divorcé. Jean Gabin, à qui elle fut liée de 1941 à 1948, reste à ses yeux son seul grand amour. Après le déclin de son aura sur grand écran, sa voix, encore, lui permet en 1953 de débiter une carrière de music-hall et ce pendant plus de vingt ans. En parallèle de ses films, sa voix résonnait régulièrement sur les ondes américaines. Elle jouait pour la radio certains de ces rôles phares, participait à des sketches ou aux shows radiophoniques de Dean Martin et Jerry Lewis. Elle a fini sa vie recluse dans son appartement parisien de l'avenue Montaigne, cachant aux yeux du monde l'empreinte du temps sur son visage de légende, offrant encore par téléphone le timbre si singulier de sa voix. Éd. Capricci, 112 p., 11,50 €. **Élisabeth Miso**

Correspondances

Charles Baudelaire, Cette maladresse maternelle me fait t'aimer davantage. Lettres à sa mère. « Je n'ai que ma plume et ma mère », écrit Baudelaire à son tuteur le 5 mars 1852. À cette mère, Caroline Dufays, plus célèbre sous le nom de Mme



Aupick, dont il fut séparé tout enfant, alors qu'il perdait son père, mort quand il avait cinq ans, à cette mère qui fut son seul amour comme Charles fut le sien, il ne parle à vrai dire, dans cette correspondance qui les lie, jamais de poésie ou d'art mais d'argent : toujours en manque et croulant continuellement sous les dettes, c'est à elle qu'il se plaint de ses soucis matériels, de ses problèmes du quotidien. Elle est à Honfleur où elle aimerait le voir définitivement s'installer, mais il préfère vivre à Bruxelles. Il l'aime et la déteste – reproches constants et remords de ces reproches. « Tu es dans une jolie habitation, et tu ne vois personne. Moi, je n'ai pas de livres, je suis mal logé ; je suis privé d'argent, je ne vois que des gens que je hais, et tous les matins, je vais palpitant chez la concierge pour savoir s'il y a des lettres, si mes amis s'occupent de moi, si mes articles paraissent, s'il y a de l'argent. » Un Baudelaire plaintif qui veut faire croire que les seules lettres qu'il reçoit sont celles des créanciers de Paris, les seuls gens à s'intéresser à lui. Quand il ne lui réclame pas d'argent, il veut qu'elle lui envoie des livres, ou encore et toujours, de l'amour comme un dû. Il évoque un livre à écrire comme une malédiction, des conférences à venir, ce qu'il doit de nuits à son hôtel ou de dettes à un cordonnier ; l'avenir est horrible, et il a besoin d'elle pour subvenir à ses dépenses, si petites qu'elles soient. De temps en temps, maigre consolation, le fils indigne demande à sa mère de ses nouvelles. « Je t'aime bien, écris-moi si tu peux, quelques lignes ». Avec une préface de Michel Schneider. Éd. Le Passeur, 125 p., 5,90 €. **Corinne Amar**

Romans



Annie Lulu, La mer Noire dans les Grands Lacs. Assise sur les bords du lac Kivu à Bukavu en République démocratique du Congo, Nili, la narratrice, s'adresse à son enfant qui va naître. Elle tient à ce qu'il sache d'où il vient, dans quelle histoire familiale il va s'inscrire. Elle ne veut pour son fils ni du terrible silence, ni de la dureté maternelle contre lesquels elle s'est cognée durant toute son enfance. Elle veut l'assurer de tout son amour et lui dévoiler sa longue errance personnelle avant de se sentir enfin vivante, ici au Congo, malgré la guerre civile qui sévit et la perte de l'homme qui la faisait palpiter. Nili a vu le jour en 1989, à Iasi en Roumanie. Elena Abramovici, sa mère roumaine étudiait la littérature, Exaucé Makasi Motembe, son père congolais, les mathématiques. Ce dernier a dû quitter subitement le pays à la chute de Ceausescu. Nili a grandi en maudissant chaque jour son père de l'avoir abandonnée « dans ce vieux coin pourri de l'Europe », la laissant endurer sans sa protection « (...) ce que c'est qu'être le rare enfant d'un Noir dans une province du monde où la lune est encore pleine de pogroms. » Avant de sortir, sa mère lui bouchait les oreilles avec du coton pour qu'elle n'entende pas les insultes racistes qui fusaient sur leur passage. Toute sa scolarité, elle a été harcelée par les autres enfants. En rupture avec sa famille, sa mère, devenue professeure de lettres à la faculté de Bucarest, l'a élevée seule dans le culte du mérite intellectuel, incapable de la moindre tendresse. Son obsession de la propreté reflétait l'étendue de son sentiment de honte et de ses regrets. « Elle était triste d'être une femme et elle avait peur que j'en sois une aussi. Alors elle nous lavait toutes les deux incessamment de la tache de m'avoir mise au monde. » À six ans, Elena la roue de coups, quand elle se risque à demander où se trouve son père. « J'aurais dû te noyer quand t'es née, j'aurais dû t'écraser avec une brique », enrage-t-elle. Elle lui a toujours caché les lettres qu'Exaucé leur écrivait et dont des

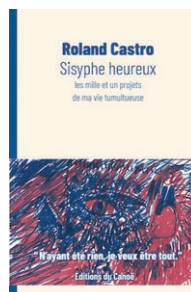
extraits jalonnent le récit. À vingt-cinq ans, la narratrice part au Congo, en quête de ses racines africaines et de son père et trouvera sa place en ce monde. Sans être véritablement autobiographique, l'impressionnant premier roman d'Annie Lulu, née à Iasi d'une mère roumaine et d'un père congolais, s'est nourri de ses propres origines et de son intérêt pour ce qui se transmet de génération en génération par le biais de la langue et l'imbrication de cultures multiples. Éd. Julliard, 224 p., 19 €. [Élisabeth Miso](#)



Nashiki Kaho, *L'été de la sorcière*.

Traduction du japonais Déborah Pierret-Watanabe. La mort de sa grand-mère est un véritable choc pour Mai. Dans la voiture qui les conduit elle et sa mère jusqu'à la maison de la défunte, la jeune fille se remémore son dernier séjour chez cette grand-mère anglaise tant aimée, surnommée la Sorcière de l'Ouest. « Les odeurs ressurgissent au creux de ses narines, celles de la maison et du jardin, la lumière, la sensation du vent qui lui caressait la peau... plus que de souvenirs, c'était comme si son corps tout entier était brusquement ramené dans le passé, comme aspiré en arrière par une force incroyable. » Deux ans auparavant, alors qu'elle traversait à treize ans un épisode de phobie scolaire, ses parents l'avaient confiée à sa grand-mère maternelle durant un mois. Dans cette maison de montagne, au contact de la nature et de cette vieille dame affectueuse et lumineuse, l'adolescente s'apaise et confie ce qui la trouble ou la terrifie, comme de savoir ce que l'on devient après la mort. Sa grand-mère lui explique que les blessures de l'existence ne sont pas mortelles et qu'il faut apprivoiser l'idée de la mort pour vivre pleinement. Elle lui raconte qu'enfant, fascinée par le récit du voyage au Japon de son grand-père, elle a rêvé de ce pays, s'y est installée en allant y enseigner l'anglais et y a rencontré son mari japonais. Elle lui parle aussi des visions de sa propre grand-mère. Mai se demande si elle a hérité de ces pouvoirs surnaturels. Durant ces semaines auprès de son aïeule, elle va apprendre à exercer sa force mentale, à mieux gérer ses émotions, son anxiété, à ressentir les bienfaits de la nature, à connaître quelques secrets des plantes, à savourer une multitude de plaisirs simples. Sa grand-mère lui offre un endroit de son choix dans sa propriété, un bout de terre rien que pour elle. Mai est séduite par un coin où trônent de vieilles souches d'arbres entre des bosquets de cèdres et des bambous. « La lumière du soleil, l'humus tendre recouvert de feuilles sèches, les jeunes arbres aux feuillages d'un vert éclatant qui l'encerclaient comme pour la protéger... Tout cela, elle l'aimait de tout son cœur. » À travers sa jeune héroïne, Nashiki Kaho rend un vibrant hommage à sa grand-mère, à tous ces éclats d'amour et de beauté qu'elle a déposés à jamais en elle. Éd. Picquier, 168 p., 18 €. [Élisabeth Miso](#)

Autobiographies



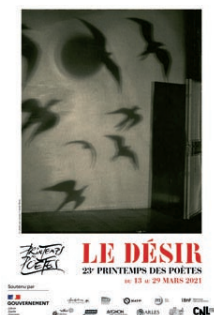
Roland Castro, *Sisyphes heureux, Les mille et un projets de ma vie bâtieuseuse*.

« Dans ma jeunesse, il y avait Lacan et il disait « d'où tu parles ? » D'où parlé-je ? Je parle d'un môme dont le premier voyage est l'exode dans le ventre de sa mère en 1940. Je parle d'un tout petit Juif sauvé avec mon père, ma mère et ma sœur par les maquis communistes du Limousin et les habitants de Saint-Léonard-de-Noblat. Ça m'a laissé une dette imprescriptible à la République. N'ayant été rien, je veux être tout. » Un père juif grec, une mère juive espagnole, une naissance un 16 octobre 1940, à Limoges, Roland Castro est cet architecte de formation reconnu, penseur de la ville qui fit de l'habitat un enjeu majeur, et militant politique acharné, notamment pour des espaces urbains vivables pour tous. Il est aussi et surtout ce jeune idéaliste à l'énergie folle qui voulait être tout à la fois : architecte célèbre, écrivain, peintre, philosophe, homme politique, saltimbanque, poète, et qui réussit à incarner ce tout. C'est à lui qu'on doit, entre autres grands projets urbains, une réflexion autour du Grand-Paris et la défense de l'implantation de hauts lieux symboliques de la République et de la culture dans le but de redonner de l'intensité et de la beauté à la banlieue. Dans une autobiographie où la confidence sonne juste parce qu'elle vient de l'essence même de l'être, à l'heure où la psychanalyse et Lacan sont une rencontre décisive dans sa vie, l'auteur évoque tous ces souvenirs marquants qui l'ont fait devenir ce qu'il est et comprendre comment une enfance de petit Juif persécuté pouvait influencer sur un fort sentiment adulte de révolte à l'encontre de toute pratique colonialiste ou encore, d'une volonté farouche de projets urbains humanistes. Car l'architecture n'est pas sans rappeler un sport de combat, et Sisyphes, condamné à faire rouler éternellement jusqu'en haut d'une colline ce rocher qui en redescend chaque fois, est un homme qui se retourne, debout et heureux. Éd. du Canoë, 144 p., 18 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals



Le Printemps des Poètes 2021 • 23e édition Du 13 au 29 mars 2021

Thème : Le Désir

Affiche de Sarah Moon (studio aux oiseaux © Sarah Moon)

La Marraïne : Marina Hands

<https://www.printempsdespoetes.com/>

Le Printemps poétique de Saint-Geoire-en-Valdaine (Isère) Les 10 et 11 avril 2021

Association Les Navigateurs Poétiques

L'écrivain et poète Anne-Lise Blanchard qui réside à St-Geoire-en-Valdaine depuis 2019 a initié un événement s'inscrivant dans la manifestation nationale Le Printemps des Poètes en s'associant à une librairie de livres d'occasion « Le Rafiot-Livres » et à une association de promotion de l'image et du cinéma, Clic et clap.

En 2021, sur deux à trois demi-journées, l'association souhaite élargir les propositions et la participation au Printemps des Poètes en invitant poètes, éditeurs, calligraphe, illustrateurs, imprimeur, en impliquant les commerçants et la population de Saint-Geoire-en-Valdaine et du Val d'Ainan.

1- Il s'agit d'un festival en milieu rural donc auprès d'un public éloigné de la culture. Le thème retenu est celui du Printemps des Poètes 2021, Le Désir. « Désir de quoi ? que je vous dise ma faim ? mes aspirations ? ou mes impérieuses envies, peut-être capricieuses. Si vous êtes gourmand, je suis ambitieux. Non, je ne brûle pas, je souhaite seulement ... Moi, j'ai à cœur de... toi, tu espères. Vous rêvez de ... ? Tous, nous avons hâte de... »

2- Les ateliers proposés, inclus dans les deux jours du Printemps poétique de Saint-Geoire-en-Valdaine, sont gratuits et à vocation familiale (atelier haïku avec Daniel Py, atelier plastique avec Vincent Gontier, atelier d'écriture numérique). Les réalisations issues de ces ateliers seront exposées ou lues en boucle le dimanche 11 avril.

3- Les ateliers en amont du festival :

- avec l'école : ils touchent toutes les classes, soit 54 élèves. 4x2 heures, peut-être plus si les classes sont dédoublées. Réalisations prévues : une guirlande de poèmes disposée sur la place du village et un livre.

- avec le centre de loisirs : 36 enfants de 8 à 12 ans en périscolaire, c'est-à-dire après l'école car les parents terminent tard. Également 4x2 heures. Réalisations prévues : Lâcher de ballons-poèmes et un livre.

- avec le club sénior : personnes âgées et isolées : enregistrement de lectures de poèmes, réalisations de cartes-poèmes

<https://anne-lise-blanchard-poesie.com/>

<https://www.printempsdespoetes.com/Le-Printemps-poetique-de-Saint-Geoire-en-Valdaine>



Concours d'écriture

Des jeunes et des lettres : participation au Printemps des Poètes 2021

Proposition de participation au PRINTEMPS DES POÈTES 2021 / Opération Coudrier : Le désir dans la ville. Sept jeunes se lancent dans ce projet mené jusqu'au 21 mars (déroulement du projet)

À l'occasion de sa 23e édition, ayant Le Désir pour emblème, le Printemps des Poètes présente deux nouveaux projets destinés à la jeunesse et regroupés sous l'intitulé Opération Coudrier :

Ni vous sans moi, ni moi sans vous est un concours de réécriture des douze vers les plus amoureux du célèbre « Lai du chèvrefeuille » de Marie de France. **La date de clôture de participation est le 28 février 2021.**

Le Désir dans les rues de la ville invite les jeunes à prendre possession des rues en y exposant des citations choisies dans un corpus proposé par le Printemps des Poètes. **La date de clôture de participation est le 21 mars 2021, jour du Printemps.**
<https://www.printempsdespoetes.com/operation-coudrier>

Les affiches des jeunes qui ont participé. Il y a quatre dessins originaux (dont tous ceux de l'affiche Désir de sérénité) :



<https://jeunes-lettres.org/2020-2021/>
<https://www.printempsdespoetes.com/operation-coudrier>

« Correspondances théâtrales » La Scala, Paris

En 2020-2021, La Scala Paris lance, avec la Fondation La Poste et le soutien d'Actes Sud, « Correspondances théâtrales », concours d'écriture ludique et ouvert à tous ! Le thème de notre concours « Correspondances théâtrales » est pour cette saison 2020/2021: « Que sont-ils devenus ? ».

Ce concours d'écriture est lancé par La Scala Paris avec la Fondation La Poste. Il réunit l'art de la correspondance à celui du théâtre. Le concours est ouvert à tous les publics autour d'une œuvre représentée à La Scala Paris, cette année *Une histoire d'amour*,



d'Alexis Michalik. Il propose deux chemins d'écriture, seul-e ou à deux :

- une correspondance imaginée entre deux ou trois personnages de la pièce
- ou une correspondance sur le spectacle lui-même en trois lettres échangées entre un.e spectateur.trice et une tierce personne.

La première lettre est un compte-rendu du spectacle, la seconde est la réponse de la tierce personne à ce compte-rendu, la troisième est le retour du ou de la spectatrice.

Inscrivez-vous dès maintenant grâce au formulaire de contact ci-dessous, ou à l'adresse : f.gomez@lascala-paris.com

Finale à La Scala Paris lors de « La Semaine des Correspondances théâtrales » qui aura lieu en mai 2021.

Entre la finale et l'annonce des lauréats, une journée de colloque-atelier aura lieu autour du thème : « Dire l'amour au théâtre ».

<https://lascala-paris.com/action-culturelle/correspondances-theatrales/>

Lectures / Ateliers

L'Émoi des mots, Association L'Atelier des Mot, 24 lieux (rendez-vous) en Pays d'Orthe et des Arrigons (Landes) Du 15 février au 15 mai 2021



24 lieux (rendez-vous) en Pays d'Orthe et des Arrigons (Landes)

Du 15 février au 15 mai 2021

L'association L'Atelier du Mot a pour objet de créer, développer, promouvoir, diffuser des projets artistiques, principalement liés au spectacle vivant et aux cadres mettant en valeur les mots, la littérature, le patrimoine, les formes interactives, les lectures, les conférences. Elle organise la 5ème édition du festival L'Émoi des mots.

À travers le programme concocté pour l'année 2021, l'association sollicite la Fondation pour soutenir :

- Présentation de l'œuvre de Jamila Abitar, poétesse franco-marocaine, à la Librairie dans les arbres – Sur un Livre perché à Saubion. Chacun de ses poèmes sera lu en alternance avec des extraits du livre de Mouloud Feraoun *Lettres à ses amis* notamment ses échanges épistolaires avec Albert Camus.
- La lecture par Cécile Aziliz (comédienne) d'une douzaine de lettres échangées entre Edmond Rostand et Rosemonde Gérard, en lever de rideau du film *Edmond* d'Alexis Michalik au cinéma rural de Pouillon,

- Les ateliers d'écriture de poèmes menés par la comédienne Cécile AZILIZ, avec les enfants de l'école de Pelote Basque de Saint-Lon les mines (6-12 ans). Les poèmes seront envoyés par voie postale, aux enfants des mêmes catégories du club d'Hasparren (Pays Basque). Tout cela se conclura par l'édition d'un recueil *Poésies en pelote*, qui sera remis à l'ensemble des enfants et des éducateurs.

Cette opération, initiée en 2020 avec la Fondation, se déroulera à chaque édition et concernera chaque fois un sport différent.

http://www.latelierdumot.org/emoi_des_mots.html

Textes et musique

Web Série • Les beaux Jeudis d'Astaffort À partir du jeudi 11 février 2021



Francis Cabrel a lancé, jeudi 11 février (2021) à 18h00, les beaux Jeudis d'Astaffort...

20 semaines, 20 jeudis, 20 artistes, 20 concerts, 20 univers très différents.

Voix du Sud a mis en place un dispositif d'accompagnement au profit des artistes qui ont suivi une formation à Astaffort au cours des précédents mois, des lauréats du Prix Voix du Sud / Fondation La Poste et qui ont une actualité discographique / scénique au cours du 1er semestre 2021.

Tout est filmé en 4k par les Inigobrothers et diffusé en streaming.



Le but de ce projet est d'accompagner et de soutenir les artistes dans cette période compliquée en donnant de la visibilité à leurs créations et en leur offrant de nouveaux support de communication.

Épisode 6 avec Stellia Koumba

Jeudi 18 mars - 18h00

<https://www.fondationlaposte.org/projet/web-serie-les-beaux-jedis-dastaffort>

Épisode 5 avec Ekelina
Jeudi 11 mars - 18h00

Épisode 4 avec Grimme
Jeudi 4 mars - 18h00

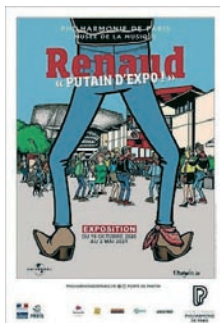
Épisode 3 avec Hinamé
Jeudi 25 février - 18h00

Épisode 2 avec Pauline et Juliette
Jeudi 18 février - 18h00

Épisode 1 avec Gabriel Joseph
Jeudi 11 février - 18h00

Expositions

Exposition Renaud Cité de la Musique Philharmonie de Paris Jusqu'en novembre 2021



À l'occasion de l'exposition Renaud, la Philharmonie propose d'éveiller les publics à l'univers du chanteur en explorant son œuvre au prisme de ses nombreux engagements sociaux, environnementaux et politiques. Au-delà de l'autobiographie, il s'agit de restituer la création pluridisciplinaire d'un artiste intergénérationnel.

Le commissariat de l'exposition a été confié à David Séchan (Vice-Président de la SACEM et frère jumeau de Renaud) et à Johanna Copans (agrégée de Lettres Modernes et normalienne qui a consacré sa thèse à Renaud : « Le paysage des chansons de Renaud : une dynamique identitaire » (L'Harmattan, 2014). Par une approche cantologique qui considère la chanson comme un véritable objet de recherche littéraire, elle définit le langage de Renaud comme une poétique de la banlieue teintée d'argot.

La scénographie a été conçue par Gérard Lo Monaco et propose un itinéraire immersif, tout en couleurs et en musique, afin que chacun se plonge dans l'intimité de ce chanteur iconique, à la poésie intemporelle. Le parcours s'adresse à toutes les générations et présente de nombreuses archives inédites, notamment autour de l'écriture et du langage : des manuscrits de chansons, des lettres, des textes ou encore des extraits vidéo sur l'invention du langage de Renaud.

L'exposition Renaud va être prolongée jusqu'en novembre 2021, incluant ainsi la période estivale ainsi que les vacances de la Toussaint. D'autre part, nous avons créé une application mobile «Renaud - L'Antiséche !» qui vient proposer aux visiteurs de s'amuser avec les paroles des chansons de Renaud.

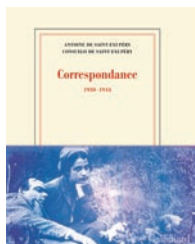
Elle contient :

- 10 mini-jeux (cours d'anglais, d'argot, ou problèmes de maths),
- un test de personnalité « Quel personnage de Renaud es-tu ? »,
- des chansons et 4 playlists pour (re)découvrir son répertoire,
- de nombreuses photos de David Séchan.

Elle est téléchargeable gratuitement dès maintenant sur App Store et Google Play, et sera disponible pendant 1 an.

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Avril 2021



Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, *Correspondance (1931-1944)*, Collection Blanche, Gallimard, 15 avril 2021.

Antoine de Saint-Exupéry et Consuelo Suncin Sandoval se rencontrent à Buenos Aires en septembre 1930. L'auteur de *Courrier Sud* est alors chef d'exploitation de l'Aeroposta Argentina. Originaire du Salvador, la veuve du célèbre critique Enrique Gómez Carrillo est, elle, venue en Argentine pour traiter des affaires de son mari défunt. Entre ces deux ténénaires, le coup de foudre est immédiat ; après quelques semaines de vie commune en Argentine, ils choisissent de se marier en France auprès de la famille de l'écrivain.

Cette correspondance croisée, riche de 160 lettres et illustrée de quelque 50 documents en couleurs, révèle l'esprit de cette union, ponctuée d'orages et d'accalmies, de doutes et de pleurs, de désillusions et de célébrations. Au-delà des récriminations domestiques, l'amour est là, passionnément vécu et entretenu, avec une émotion souvent déchirante. Les échanges les plus nombreux datent des années de guerre, entre la France, les États-Unis et l'Afrique du Nord.

Ces années sont aussi celles de l'écriture, en exil, du *Petit Prince* – une fable qui illumine, en lui donnant son sens le plus profond, la vie commune d'Antoine et Consuelo, entre présence et absence, gravité et frivolité, désarroi et authenticité. Un jeune prince voyageur, une rose et son globe : nous y sommes. « Je me souviens d'une histoire pas très vieille », écrit Antoine de Saint-Exupéry dans sa première lettre connue à Consuelo, en 1930 : « Il était une fois un enfant qui avait découvert un trésor. Mais ce trésor était trop beau pour un enfant dont les yeux ne savaient pas bien le comprendre ni les bras le contenir. Alors l'enfant devint mélancolique. »



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter

www.fondationlaposte.org